



LE DOSSIER

LES PLASTICIENS FRANÇAIS ET LE MARCHÉ DE L'ART

# LA FRANCE AIME-T-ELLE SES ARTISTES ?

*Le marché de l'art français n'en finit pas de s'effondrer. Les professionnels accusent l'Etat et sa politique d'achat incohérente. Mais tout n'est peut-être pas perdu au pays de Daniel Buren.* Par Yasmine Youssi

Paris, le 20 octobre 2011. Commissaires d'expositions, marchands, collectionneurs venus de la terre entière... Tout ce que le monde de l'art compte de personnalités s'est donné rendez-vous dans la Ville lumière pour arpenter les allées de la Fiac et profiter de l'offre culturelle exceptionnelle proposée par la capitale : Edvard Munch (1863-1944) à Beaubourg, Diane Arbus (1923-1971) au Jeu de paume, Georg Baselitz (né en 1938) au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, Matisse, Cézanne et Picasso au Grand Palais. Beaucoup de morts. Et quelques grands artistes internationaux, ce qui est très bien en soi. Mais du dynamisme de la scène plastique française, on ne saura pas grand-chose. C'est à se demander si ce pays aime ses artistes.

« Nous sommes des vaincus », avait un jour lancé le peintre Gérard Traquandi. Et c'est vrai qu'il faut remonter à la Seconde Guerre mondiale pour comprendre la situation d'aujourd'hui. « L'avènement du gouvernement de Vichy a signé l'effondrement de la culture française », explique l'historienne de l'art Laurence Bertrand Dorléac. Car les lois raciales de l'Etat français ont chassé nombre d'artistes, de collectionneurs et de marchands, quand elles ne les ont pas envoyés à la mort. « Au lendemain de la Libération, la priorité est donnée à la reconstruction et le musée national d'Art moderne comble ses manques en achetant les maîtres de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle comme Picasso », poursuit-elle. Pendant ce temps, les Américains décrètent, en 1946, par la voix du critique Clement Greenberg, que leurs peintres (Pol-

lock, De Kooning ou Rothko) – certes excellents – sont désormais supérieurs à ceux du Vieux Continent. Ils mettent les moyens financiers nécessaires pour exposer leurs champions dans le reste du monde. Et voilà qu'un mouvement de balancier injuste, mais habituel, braque les projecteurs sur cette nouvelle scène, qui éclipse bientôt les autres. En 1964, Robert Rauschenberg (1925-2008) remporte le Lion d'or de la Biennale de Venise. Son commissaire, Alan Solomon, affirme alors : « Le centre du monde de l'art s'est déplacé de Paris à New York. » Et le marché avec lui.

« Leader jusqu'au début des années 1960, le marché français a connu une érosion régulière au fur et à mesure que le marché mondial s'internationalisait », rappelle Guillaume Cerutti, pdg de Sotheby's France. En voulant protéger nos commissaires-priseurs hexagonaux contre la concurrence internationale, nous avons tourné le dos aux opportunités offertes par la mondialisation du marché de l'art. » La France a en effet longtemps interdit l'implantation de maisons de ventes étrangères sur son sol, et les siennes n'étaient pas assez puissantes pour s'imposer au-delà des frontières.

Et les artistes français dans tout ça ? Dans les années 1950, on redécouvre Marcel Duchamp (1887-1968), pour qui seul



Pierre Huyghe, *Recollection*, 2011.



GUILLAUME ZICCARRELLI/MARIAN GOODMAN GALLERY

le regard de l'artiste fait l'œuvre. Conceptuels ou Nouveaux Réalistes, comme Arman (1928-2005) ou Yves Klein (1928-1962), se revendiquent de lui. « *Le problème, c'est qu'ensuite seuls les plasticiens se réclamant de Duchamp avaient droit de cité dans les institutions* », regrette le collectionneur Antoine de Galbert, à l'origine de la fondation La Maison rouge à Paris. Toute une génération de grands artistes non conceptuels, tels Rebeyrolle (1926-2005) ou Eugène Leroy (1910-2000), est passée à la trappe sous prétexte qu'ils ne correspondaient pas au goût de ceux que Jean Dubuffet appelait « *les préposés au tri* ».

Il faut attendre l'arrivée de la gauche au pouvoir pour que se mette en place une véritable politique culturelle des arts plastiques : aides à la création, commandes publiques...

« *Quand je suis sortie des Beaux-Arts de Bourges en 1987, je ne connaissais personne dans le milieu, se souvient la photographe Valérie Belin. En 1992, j'ai obtenu une aide de 12 000 francs, ce qui m'a permis de réaliser de grands tirages. J'ai pu les montrer à des galeristes et avoir mes premières expositions. En 2001, j'ai été sélectionnée par la villa Médicis hors les murs à New York. Ma carrière a pris une tournure internationale.* » Laurent Grasso, son cadet, dont les vidéos seront bientôt exposées au Jeu de paume à Paris, ne dit pas autre chose. « *Il est beaucoup plus facile de démarrer en France qu'aux Etats-Unis.* »

Mais ce système généreux a fini par se gripper. Et surtout se révéler à double tranchant pour les plasticiens français. Dès le milieu des années 1980, ils sont considérés à l'étranger comme des artistes officiels assistés. Et, en France, seuls »

## À VOIR

**Centre Pompidou,**  
Paris 4<sup>e</sup> : jusqu'au  
6 août : Anri Sala.  
Tél. : 01 44 78 12 33.

**Cité nationale  
de l'histoire  
de l'immigration,**  
Paris 12<sup>e</sup> : jusqu'au  
24 juin, exposition  
« J'ai deux amours ».  
Tél. : 01 53 59 58 60.

**Fondation Francès,**  
Senlis (60) :  
exposition  
« Stigmates »  
jusqu'au 9 juin.  
Tél. : 03 44 56 21 35.

**Jeu de paume,**  
Paris 8<sup>e</sup> : du 22 mai  
au 23 septembre,  
exposition  
« Uraniborg »,  
de Laurent Grasso.  
Tél. : 01 47 03 12 50.

**Le Silo,**  
Marines (95). Visite  
sur RDV.  
Tél. : 01 42 25 22 64.

**Musée  
Unterlinden,**  
Colmar (68) :  
exposition « Décor »,  
d'Abdel  
Abdessemed.  
Tél. : 03 89 20 15 58.

**SAM Art Projects,**  
Paris 14<sup>e</sup>.  
En résidence à la  
villa Raffet,  
Fernando Ortega  
prépare  
une exposition pour  
le 14 juin, au Palais  
de Tokyo, à Paris.  
Tél. : 01 79 97 01 62.

## À LIRE

**Après la guerre,**  
de Laurence  
Bertrand Dorléac,  
éd. Gallimard,  
176 p., 25 €.

## LE DOSSIER

## LES PLASTICIENS FRANÇAIS ET LE MARCHÉ DE L'ART

» Christian Boltanski (il représentait l'Hexagone à la dernière Biennale de Venise), Annette Messager, Sophie Calle (elle est programmée cet été aux Rencontres d'Arles et au festival d'Avignon) ou Daniel Buren (actuellement au Grand Palais pour Monumenta avec une magnifique installation) monopolisent les grandes manifestations. « *C'est plus valorisant pour les conservateurs de montrer des stars internationales que des Français qui vont mettre du temps à éclore* », souligne Olivier Poivre d'Arvor, ancien directeur de l'Institut français, désormais directeur de France Culture. Et ne comptons pas sur des intellectuels médiatiques comme Alain Finkielkraut, Régis Debray, Marc Fumaroli ou Jean Clair pour défendre la scène actuelle, comme d'autres le firent autrefois. « *C'est une posture philosophique très française de considérer que toute pensée ne peut se former que sur la détestation de son époque. Histoire de ne jamais être dupe de rien* », déplore Nicolas Bourriaud, le nouveau directeur de l'École nationale supérieure des beaux-arts, qui a codirigé le Palais de Tokyo de 2002 à 2006.

Au final, seuls sept de nos plasticiens figurent au Top 500 du marché de l'art contemporain. La France ne représente plus que 4% du marché de l'art. Pis : depuis 2001, le Kunstkompass, l'outil allemand qui recense la présence des artistes sur la scène mondiale, place les Français à 3,7% quand les Allemands sont en augmentation constante à 31%, comme les Américains. Pas étonnant que les collectionneurs français ne soutiennent pas la scène hexagonale...

Mais, depuis quelques années, la situation s'améliore. Grâce aux artistes. Une nouvelle génération – « *la première à ne pas vivre sous perfusion des institutions en passant d'une exposition locale à une présentation officielle à l'étranger* », précise Nicolas Bourriaud – a pris la relève sous la houlette des plasticiens Pierre Huyghe, Philippe Parreno – dont les vidéos ou installations empruntent au cinéma pour en détourner les codes – ou Xavier Veilhan, connu pour ses sculptures notam-

## DE L'ART ET DES DEVICES

Les artistes contemporains les plus chers du monde :

**Jean-Michel Basquiat** 54 709 532 € (États-Unis)

**Zeng Fanzhi** 39 246 785 € (Chine)

**Jeff Koons** 30 189 587 € (États-Unis)

**Zhang Xiaogang** 30 062 850 € (Chine)

**Chen Yifei** 38 353 024 € (Chine)

Et les Français les plus chers du monde :

**Robert Combas** 777 431 €

**Pierre & Gilles** 652 600 €

**Jules de Balincourt** 579 437 €

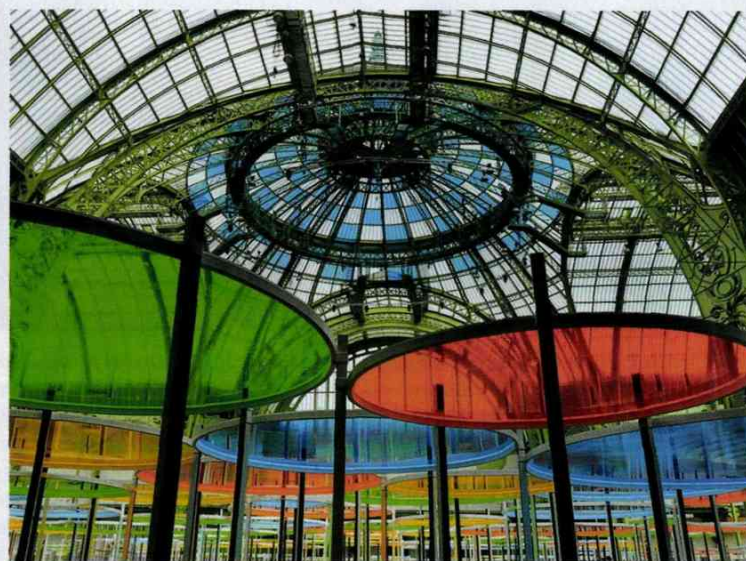
**Richard Orlinski** 378 100 €

**Mr Brainwash** 204 552 €

De juillet 2010 à juin 2011, selon Artprice (produit des ventes aux enchères).

ment, exposées à Versailles. Ils ont depuis été rejoints par Tatiana Trouvé et ses installations labyrinthiques ; par Loris Gréaud, dont l'exposition au Palais de Tokyo en 2007 avait été pensée comme un gigantesque vaisseau spatial ; ou par Cyprien Gaillard et ses photos de paysages urbains ou naturels. Sans oublier ceux issus de l'immigration, comme les plasticiens Kader Attia et Barthélémy Toguo, ou le peintre Djamel Tatah, même si on les relègue encore à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration à Paris. Contrairement à leurs aînés, tous sont mobiles, vivent à Paris, Berlin ou New York, et parlent anglais. Ils n'hésitent pas non plus à appliquer l'efficace méthode de travail à l'américaine, consacrant la moitié de leur temps à leur pratique artistique et l'autre à la promotion de leur œuvre. « *Le milieu de l'art est à taille humaine, assure Bourriaud. Le contact direct entre les personnes a longtemps été négligé. Les réseaux ne se décrètent pas, ils se construisent.* »

Parallèlement, l'arrivée en 2001, à Paris, de maisons internationales de ventes aux enchères a redynamisé le marché, valorisant la cote des grands artistes français. Sotheby's a minutieusement fait monter celle de Soulages en proposant des tableaux de toutes les époques dans ses ventes et en le présentant à des collectionneurs. Jusqu'à aboutir au record mondial de 2 300 000 euros, atteint en 2011 pour une œuvre de 1956. »



Laurent Grasso,  
Sans titre, 2007.  
Ci-dessus :  
Daniel Buren,  
Excentrique(s),  
travail in situ,  
Monumenta 2012.

LE DOSSIER

LES PLASTICIENS FRANÇAIS ET LE MARCHÉ DE L'ART

## PAUL REBEYROLLE, DÉSIRÉ À... NEW YORK

Les institutions françaises, et c'est peu de le dire, n'aiment pas l'œuvre de Paul Rebeyrolle. Depuis sa mort en 2005, aucune exposition rétrospective ne lui a rendu hommage. De son vivant, il y en aura deux : celle que son ami Michel Troche, alors inspecteur des Beaux-Arts, réussira, et non sans mal, à organiser au Grand Palais en 1979, et celle que la Fondation Maeght, un établissement privé, présenta en 2000 à Saint-Paul-de-Vence. Quant aux musées d'art moderne, il n'y a que celui de Troyes qui exposa ses *Grandes Têtes* en 1990. Sinon, rien.

Les raisons de ce désamour sont mystérieuses — désamour partagé puisque le peintre, en retour, détestait tout ce qui ressemblait

à un conservateur. Le centre Pompidou, qui n'a célébré ni Eugène Leroy (mort en 2000) ni Jean-Pierre Pincemin (mort en 2005), possède un seul tableau de Rebeyrolle, acheté en 2004 sous la pression du ministre de la Culture d'alors, Jean-Jacques Aillagon. Rebeyrolle vénérât Courbet. Et son pari artistique fut de trouver une forme contemporaine au réalisme passé grâce (Picasso étant passé par là) à un trait expressionniste, à des couleurs vives et puissantes, à une grande liberté d'action (collages d'objets, utilisation de résines, etc.). Or la liberté rebute. Face à elle, le courage manque. Mais cela pourrait changer : la rumeur susurre qu'un grand musée new-yorkais... — *Olivier Cena*



Paul Rebeyrolle,  
*Clonage 2*,  
de la série « Clones ».

**« Chacun recommence  
à jouer son rôle.  
A l'exception  
du ministère de  
la Culture. »**

— *Fabrice Hergott*, directeur du musée  
d'Art moderne de la Ville de Paris.

» Par ailleurs, grâce aux lois Aillagon de 2002 et 2003 en faveur du mécénat (elles simplifient notamment la création de fondations), des collectionneurs ont ouvert leur propre musée. L'industriel Jean-Philippe Billarant et son épouse Françoise ont inauguré le Silo, dans le Val-d'Oise, où ils donnent à voir leur ensemble d'art minimal et conceptuel. Estelle et Hervé Francès ont installé leur fondation dans l'Oise. Avec le SAM Art Projects, Sandra et Amaury Mulliez accueillent en résidence de nombreux artistes venus de pays émergents.

Aujourd'hui, les musées ne semblent pas en reste. Après des années de déshérence, le centre Pompidou programme pour cette seule année 2012 le vidéaste Anri Sala (qui représentera la France à la Biennale de Venise, en 2013), Bertrand Lavier et Adel Abdessemed, dont les christs en fil de fer barbelé, actuellement exposés dans la chapelle du musée Unterlinden de Colmar, face au célèbre retable de Grünewald, auraient été achetés par François Pinault pour la somme record de 1525000 euros. « *Chacun recommence à jouer son rôle* », se réjouit Fabrice Hergott, le directeur du musée d'Art moderne de la Ville de Paris. « *A l'exception du ministère de la Culture* », tempère-t-il. Car l'Etat n'a plus aucune politique culturelle ni stratégie définie en faveur des arts plastiques depuis des années. L'Institut français (ex-CulturesFrance, désormais sous la seule responsabilité du Quai d'Orsay), censé défendre notre culture à l'étranger avec moins de moyens que les Allemands, suit une logique incohérente. Pourquoi, par exemple, a-t-il été décidé de développer l'Institut français de Santiago du Chili et non celui de São Paulo au Brésil, pays phare du continent sud-américain ?

L'heure est venue de repenser l'ensemble des dispositifs publics et des aides accordées aux artistes, qui relèvent désormais du saupoudrage. « *Il faut acheter moins, mais mieux, avec un véritable projet esthétique* », préconise Nicolas Bourriaud. Et définir également la mission du musée du XXI<sup>e</sup> siècle. Alors que l'art coûte de plus en plus cher, est-il plus important d'acheter des œuvres ou de les montrer ? Dans ce dernier cas, l'Etat a tout intérêt à se rapprocher des collectionneurs privés.

Pas question bien sûr d'aider directement ces derniers. « *En période de crise, ce serait indécent* », insiste Antoine de Galbert. Mais au moins de leur témoigner de la considération. Il a fallu vingt ans à l'Etat pour finaliser la donation de l'extraordinaire collection du galeriste Yvon Lambert, d'une valeur de plus de 100 millions d'euros !

Et que dire de l'enseignement ? Si les Allemands se sont imposés, c'est parce qu'ils ont été formés par les plus grands. A Düsseldorf, Bernd et Hilla Becher, considérés comme des maîtres de la photographie documentaire, ont eu pour élèves des artistes phares de la scène actuelle, emmenée par Andreas Gursky, qui dirige désormais l'école des beaux-arts de la ville. Et les salaires des enseignants allemands sont les doubles des nôtres. « *La France doit croire en son système éducatif. C'est la base. Si on ne développe pas notre attractivité internationale par un enseignement de haut niveau, on le paiera cher* », prophétise Nicolas Bourriaud.

Enfin, il faut apprendre à faire avec la mondialisation. Fabrice Hergott suggère d'inviter, aux frais de l'Etat, conservateurs, critiques et commissaires venus d'ailleurs pour leur faire découvrir la scène française. « *Ce sont eux qui iront ensuite défendre nos artistes à l'étranger*. » Alors, peut-être, quittant son statut de « *vaincue* », auquel faisait allusion Gérard Traquandi, la France pourrait redevenir une actrice de la scène artistique internationale ●